

CONTE D'HIVER

Les toits et les clochers sont perdus dans la brume,
La fumée à flocons monte à travers l'air gris,
Et dans ces jours d'hiver, je vais sans amertume,
En songeant à vos yeux, sous le ciel de Paris.

Je sens que je suis seul dans les bruits de la rue ;
Rien ne me distrait plus des chers bonheurs passés ;
Votre divine image à mes yeux apparue
Fait couler tous les pleurs en silence amassés.

Et voici que ma joue en est tout inondée,
Mais cette angoisse est douce et ce chagrin charmant ;
Je me sens revenir vers une ancienne idée
Qui sur toute douleur verse un apaisement.

C'est vrai, vous ne m'avez jamais dit un mot tendre,
Vos yeux sont restés clairs en regardant mes yeux.
Mais votre esprit élément et qui sait tout comprendre
N'a-t-il pas eu pitié de mon cœur soucieux ?

Peut-être vous m'aimez sans vouloir me le dire,
Comme dans les romans qui nous parlent d'amour ;
Peut-être vous cachez sous votre pur sourire
Des pleurs que j'essuierai des lèvres quelque jour,

Ce sera par un soir d'hiver dans votre chambre,
La chambre rose et blanche où chantaient vos oiseaux.
Obscur comme aujourd'hui le grand ciel de décembre
D'un humide brouillard voilera les carreaux.

La neige lentement tournoie et le vent pleure :
Je suis sous votre porte et je demeure en bas,
Ah ! si mon rêve est vrai, vienne vite cette heure
Où la neige en tombant ne m'attristera pas !

PAUL BOURGET,
De l'Académie française.



EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

I



UR la grande route, près du bourg d'Orceval, ou Valois,—voie large, belle et bien soignée,—chevauchait un jour de fin de septembre de l'an 1732, un jeune homme au maintien noble, et dont la toilette riche et élégante annonçait le grand seigneur. C'était le chevalier Jacques François de Bouchel, baron de

d'Orceval, lieutenant-général des Eaux et Forêts du duché de Valois, mousquetaire de Sa Majesté, lieutenant de cavalerie, avocat de Paris, etc. (1)

Il venait de sortir de son castel et se rendait au presbytère du village, solliciter pour affaire importante, l'avis du curé, prêtre vénérable qui lui avait servi de gouverneur dans son jeune âge.

Comme la distance qui séparait le bourg du château n'était pas grande, notre cavalier l'eut bientôt franchie.

En arrivant au but de sa promenade, le baron mit sa monture au pas et regarda le paysage autour de lui avec attendrissement. Cela lui rappelait sans doute des scènes heureuses.

Il voulut entrer chez le curé, Messire Guillaume, par le jardinet, qui faisait la joie et l'orgueil du bon prêtre, et attacha son cheval à l'anneau de fer, scellé au mur d'enceinte du jardin. En entrant, son regard se porta vers une tonnelle couverte de lierre grimpant et de clématite, où M. Guillaume venait lire son bré-

viaire ou faire la sieste dans les jours de chaleur.

Le vieillard y était, et le baron put remarquer avec douleur que sa figure avait bien maigri, bien changé, et que sur ces traits où d'ordinaire il n'avait vu qu'une douce sérénité, une expression de tristesse ou d'inquiétude apparaissait.

Il hâta le pas ; le gravier de l'allée cria sous ses pas, et le curé, levant la tête, reconnut le visiteur. Un éclair de joie brilla dans son regard. Comme il aimait beaucoup le jeune homme, ce fût avec un bonheur bien marqué qu'il l'accueillit.

—Ah ! monsieur le baron, que je suis heureux de vous revoir !

—Oh ! moi aussi, mon père, et pendant mon absence du pays j'ai souvent pensé à vous...

—Ah ! vos paroles me font du bien ! Mais, monsieur le baron, allons au presbytère, s'il vous plaît ; nous y serons mieux qu'ici...

—Du tout, mon père ; si cela ne vous dérange, j'aime autant rester ici. Pour une après-midi d'automne, la température est agréable aujourd'hui, et nous serons très bien sous ce berceau.

—Alors, à votre aise... Mais si vous voulez me faire plaisir nous irons tout à l'heure vider ensemble une bouteille de vin en l'honneur de votre visite ?

—Merci, cher M. Guillaume, merci. Je goûterai avec plaisir à votre cru.

Jacques prit un siège et le prêtre lui demanda :

—Quelles nouvelles apportez-vous de Paris ? De bonnes, j'espère ?

—Non, mon père, et vous serez peut-être surpris d'apprendre que cette grande ville a été presque ma perte...

—Comment cela, mon pauvre enfant ? demanda vivement le serviteur de Dieu, d'une voix inquiète.

—Je vais vous le dire ; aussi bien, je suis venu pour cela et vous prier de m'éclairer de votre sagesse et m'indiquer une ligne à suivre dans une question importante, dont probablement dépendra mon bonheur futur.

—Parlez ! parlez ! mon cher d'Orceval, je vous écoute. Vous savez si je vous aime, si je vous suis dévoué !... Je ferai tout ce que je pourrai pour vous.

Le baron commença :

—A la mort de mon père—en 1730—j'héritai de tous ses biens—une jolie fortune—et de ses divers titres.

—Je n'eus dès lors qu'une idée : voir Paris, m'y amuser un peu et m'efforcer d'obtenir à la cour de Louis XV une position que je me promettais d'employer comme marchepied pour d'autres, de plus en plus brillantes, avec le concours de parents de notre famille, de nos amis et de ceux que je ferais moi-même par la suite.

—Mon rêve de gloire était beau, mais hélas ! de là à sa réalisation, il y avait loin.

—Si j'eusse été plus fort, j'aurais pu résister aux séduisants plaisirs de la grande ville, mais je me laissai entraîner par de brillants amis, et, le luxe, de folles intrigues d'amour et le jeu—surtout ce dernier—firent une brèche énorme à mon capital.

—En désespéré, j'allais engager le reste de mon patrimoine...

—Engager d'Orceval ! Y pensiez-vous, mon ami ?

—Oui... hypothéquer ma terre d'Orceval... ayant l'espoir avec de nouvelles sommes, de me rattraper et regagner ce que j'avais perdu au jeu maudit. Car, vous savez sans doute, mon père, que lorsque cette terrible passion s'est emparée de nous, les cartes ou les dés nous sont d'un attrait irrésistible. Si l'on n'est pas heureux et que l'on voit son or devenir

la possession d'un adversaire quelconque, il nous faut jouer encore, espérant toujours que la fortune inconstante se lassera de nous accabler et nous sourira. Au contraire, si le sort nous est favorable, le désir d'un gain plus grand nous retient à la table fatale, et l'on joue jusqu'à ce que revienne la deveine, quand notre gain se change en perte.

—Pauvre enfant, fit en soupirant le vénérable octogénaire.

—Enfin, je glissais sur cette pente rapide et dangereuse vers l'abîme, quand Dieu plaça sur mon chemin un de ses anges pour me sauver, pour m'arrêter dans cette triste voie. Il en était temps. Un jour de plus et j'étais perdu...

—Que dites-vous, M. le baron ?

—Oui... car le lendemain, j'aurais scellé l'acte de vente de mon dernier bien.

Je renonçai donc à ce projet, et je cessai de jouer. Il y a de cela deux semaines, et si aujourd'hui je suis revenu au pays, c'est parce qu'elle n'est pas loin et que je la dois revoir bientôt."

II

"C'est chez le comte et la comtesse de Lassertes, à Paris, dans un grand bal que je vis pour la première fois, l'adorable personne qui a conquis mes affections.

"D'abord, je ne voulais pas aller à ce bal, mais cédant aux instances d'un de mes amis, M. de Rochebrune, je m'y rendis.

"Quand nous arrivâmes à l'hôtel Lassertes, il était brillamment éclairé et la fête commençait.

"Après avoir présenté nos hommages à nos hôtes, mon ami et moi nous nous mêlâmes aux nombreux invités qui se pressaient dans les salons vastes et magnifiques.

"Gaston—c'est le nom de celui que j'accompagnais—voulait me présenter à l'une de ses cousines, récemment sortie de couvent qui, à l'entendre, était une charmante créature blonde, dont le regard tendre, s'il rencontrait le mien, mettrait le feu à mon cœur.

"J'avais répondu en riant que je n'étais pas aussi inflammable et que je saurais bien résister aux charmes de sa parente. Il avait voulu me piquer au jeu, et je n'étais venu à la soirée du comte et de la comtesse, que pour montrer à Gaston que je craignais peu les dards que Cupidon me décocherait par les yeux de sa cousine.

"Il y avait beaucoup de monde chez M. de Lassertes, comme je vous le disais il y a un instant, et Gaston ne put trouver tout de suite celle qu'il cherchait.

Il fut aussi retardé par la douairière comtesse d'Aiguillon, qui l'arrêta au passage. Il me présenta à elle, ainsi qu'à mesdemoiselles ses deux filles. Je dois vous dire qu'il est amoureux de l'aînée, et il ne pouvait passer près d'elle sans lui demander de danser avec lui.

—Celle-ci, si vous le désirez, lui dit-elle, je suis libre pour cette gavotte.

"L'orchestre préludait pour une nouvelle danse.

"M. de Rochebrune accepta en me jetant un regard voulant dire : "prends l'autre, et après nous continuerons nos recherches pour ma cousine."

"Bah ! la cousine ou celle-ci, me disais-je, c'est bien la même chose pour moi.

"Notre danse finie, en reconduisant Mlle d'Aiguillon près de sa mère, un rire harmonieux qui émanait d'un petit groupe animé attira mon attention. Des jeunes personnes qui la composaient, j'en remarquai une, blonde, de taille moyenne, à la mine agaçante, et que j'entendis appeler Gisèle.

"Gisèle, pensais-je, quel nom charmant,

(1). Mgr Tanguay, *Dictionnaire généalogique*, vol. II.